

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LE FANTASQUE

Revue Critique et Littéraire.
DES HOMMES ET DES CHOSES.

n'obéis ni ne commande à personne je vais où je veux, je fais ce qui me plaît, je vis comme je peux et je meurs quand il le faut.

VOL. 6. QUEBEC, 22 FEVRIER, 1845. No. 7]

Mélanges Littéraires.

LA CHAÎNE D'OR.

(Suite et fin.)

— Cette nouvelle visite vous surprend, dit-il ; vous vous imaginiez que vos refus m'avaient éloigné pour jamais, et à en juger par votre accueil, ma présence vous paraît aussi gênante qu'importune... C'est qu'en effet, je n'ai pas, moi, toutes les séductions d'un brillant gentilhomme anglais, je ne suis qu'un pauvre Tartare, un Slave dégrossi, un de ces barbares du nord, comme on nous appelle spirituellement à Paris... Mais j'ai pensé que si mademoiselle Valori s'obstinait à rester inflexible, Alexandra serait mieux conseillée par ses souvenirs.

— Que voulez-vous dire, monsieur ? Pourquoi rappeler un passé dont mes efforts ont tendu, depuis six années, à effacer jusqu'au dernier vestige ? Soyez généreux, oubliez comme moi ?

— Eh bien ! oui j'oublierai... à une condition cependant... Quand je vous ai retrouvée, Alexandra, si belle et si courtoisée, ornée de tous les charmes de l'éducation, de tous les dons du talent, de tout le prestige de la renommée ; quand j'ai vu cette foule émue qui vous enivrait de ses louanges oh ! alors, j'ai songé au trésor dont j'ai fait trop aisément l'abandon... J'ai commencé par vous admirer, et j'ai fini par vous aimer, ajouta-t-il en lui prenant doucement la main.

Mademoiselle Valori la retira vivement, et répondit d'une voix altérée : — Je vous ai déjà dit, monsieur, que je ne pouvais vous offrir que mon amitié...

— Merci, Alexandra, reprit le comte avec amertume ; mais je suis trop ambitieux pour me contenter de si peu. J'avais osé croire, je l'avoue, que je vous trouverais moins avare... D'ailleurs, continua-t-il avec un embarras qu'expliquait suffisamment ce que ses paroles avaient de blessant dans leur interprétation... oiseau de passage, dans un mois, peut-être avant, à la première fantaisie de l'empereur, il me faudra reprendre les chaînes dorées qui me rattachent à la patrie que j'ai quittée...

— A votre tour n'oubliez pas, monsieur le comte, que nous sommes en France et non en Russie ; que mes actions et mes sentiments ne sont plus soumis qu'au contrôle de ma conscience ; que je n'appartiens qu'à moi-même... Et en quoi, vous un homme libre le droit de me mépriser, de m'insulter, de m'assimiler à ces femmes sans honneur et sans vertu, qui sacrifient leur honneur à l'intérêt de leur position ;

Oh ! si à défaut de mon ^{nom} sur, vous attachez quelque prix à mon estime, cessez cet odieux langage, laissez le comte, ou sortez !

En parlant ainsi, le regard de mademoiselle Valori était empreint de tant de noblesse et de dignité ; son visage exprimait un étonnement si douloureux, un si profond mépris, que le comte ne parvint pas sans efforts à dominer le sentiment de colère et de honte qui l'agitait, et à répliquer d'une voix dont l'ironie voilait la menace :

— Vous êtes folle, Alexandra, véritablement folle... De telles paroles pourraient exciter mon ressentiment, et vous le devinez, vos raisons vous le disent tout bas, je puis exercer sur votre destinée une influence incalculable... Réfléchissez ; un mot de moi, un seul mot suffirait pour compromettre l'heureuse existence que vous vous êtes faite : pour détruire les espérances que vous nourrissez en secret... Lord Beresford appartient à une des premières maisons d'Angleterre... En admettant, ce qui ne peut être, qu'après avoir appris des particularités qu'il est habitué à respecter, les observations de ses amis, les prières de sa famille finiraient, n'en doutez pas, par maîtriser sa volonté, par éteindre insensiblement son affection.

— A quoi bon ce discours, monsieur le comte ? interrompit mademoiselle Valori, d'un ton qui trahissait une émotion violente ; je n'ai jamais songé à une telle union... Comme vous le dites fort bien, trop de raisons la rendent impossible !

— Ces raisons n'existeraient que si lord Beresford en était instruit ; car autrement votre qualité d'étrangère vous aiderait à cacher votre nom véritable... Il ne faut pour cela que des papiers supposés ; l'attestation complaisante d'un ambassadeur... Que sais-je ? Il y a cent moyens de satisfaire aux exigences de la loi, sans découvrir entièrement la vérité... et il vous eût été facile de garder au moins pour vous une partie de votre secret... Au reste, vous ne songiez pas à ce mariage, vous l'assurez, et je veux bien le croire... Mais il n'en est pas moins vrai que la plus légère indiscretion pourrait vous devenir fatale... car cette brillante société qui vous a ouvert les bras, qui vous regarde comme une de ses gloires, ce monde si inconstant dans ses amours, si cruel dans ses caprices, ne tarderait pas à briser son idole et à voir peut-être un objet de risée dans la femme qu'il courtise et qu'il honore... Tels sont les motifs qui me faisaient espérer de vous trouver moins altière. La paix, ou la guerre, que choisissez-vous ?

Mademoiselle Valori avait écouté le comte avec un sentiment de tristesse auquel se mêlait un amer dédain :

— Je n'ai pas de choix à faire, monsieur le comte, je n'ai aucun traité à passer avec l'homme qui m'outrage... vous êtes libre de déchirer le voile qui me couvre, de m'enlever le prestige que m'a conquis mon talent... Un peu plus tôt, un peu plus tard, ne faut-il pas que tout finisse par se découvrir ?

— Padmire votre haute raison, votre rare philosophie, reprit ironiquement le comte ; mais je ne puis croire que ce soit votre dernier mot... mes prières...

— Seraient inutiles

— Et les menaces...

— Je ne les crains pas.

— Ma vengeance...

— Je l'attends !

— Elle viendra, soyez tranquille, dit le comte.

Il se leva en parlant ainsi, prit son chapeau, puis faisant deux ou trois pas vers la porte :

— Vous verra-t-on ce soir chez M. d'Elmar ?

— Vous m'y verrez, monsieur, répondit froidement mademoiselle Valori.

Mais le comte fut à peine sorti que le masque sous lequel elle avait essayé de lui dérober ses angoisses et son désespoir, se déchira tout-à-coup ; elle cacha sa tête dans ses mains et fondit en larmes ; car il lui semblait qu'elle allait tout perdre à la fois : la réputation, l'estime du monde et le bonheur !

III.

Le soir de ce jour, par un accord tacite, le comte Carekin, lord Beresford et mademoiselle Valori se rencontrèrent dans les salons du colonel. Le comte, toutefois, fut le dernier à s'y rendre. Il avait apporté à sa parure un soin tout particulier, et, sur son gilet de satin noir, pendait une chaîne d'or, charmant bijou, d'une richesse extrême et d'un goût exquis.

Soit qu'elle eût puisé dans la réflexion quelques motifs de sécurité ; soit plutôt, selon le privilège des fortes natures, qu'elle sentit, à l'heure du danger, accroître son courage et son énergie, mademoiselle Valori ne laissait voir sur ses traits qu'une mélancolie calme et grave, et quand le comte entra, elle lui rendit son salut sans embarras, et, en apparence, sans émotion.

Après les vœux communs de politesse qui s'échangent ordinairement entre gens bien nés, le comte s'approcha de lord Beresford en roulant avec affectation, entre ses doigts, les anneaux de sa chaîne d'or.

— Voilà près de six années, lui dit-il, que cette chaîne est en ma possession, et cependant je ne crains pas de la porter dans vos salons ; car ce qui est véritablement beau est toujours nouveau, toujours de mode... C'est merveilleusement travaillé, n'est-il pas vrai, milord ?

— Je serais mauvais juge de son mérite, ne m'étant jamais occupé de semblables bagatelles, répondit lord Beresford avec impatience.

Un demi-sourire effleura les lèvres du comte.

— Cette bagatelle m'a coûté bien cher ! n'est-ce pas, madame ? reprit-il en se tournant vers mademoiselle Valori.

A ces mots, lord Beresford se sentit pâlir. Indigné de l'inexplicable familiarité que le comte affectait avec la jeune artiste, bien décidé à savoir, enfin, si cet homme avait réellement les droits qu'il semblait s'arroger d'une façon si impudente, il passa son bras sous le sien, et l'entraînant à l'écart dans leembrasure d'une croisée :

— Monsieur, dit-il, vous n'avez pas en besoin, sans doute, d'une excessive pénétration pour deviner mon amour pour mademoiselle Valori ?

— Pour mademoiselle Valori ? répéta le comte avec une raillerie imperceptible.

— Oui, monsieur... Et pourquoi ce nom paraît-il vous étonner ?... Vous avez compris peut-être que trouvant réunis en elle tous les charmes, tous les talents, toutes les qualités que je souhaitais dans une femme, j'ai songé à lui donner ce titre, si elle me faisait l'honneur d'y attacher quelque prix, si elle consentait à le porter...

— Si elle consentait ? interrompit le comte avec la même expression voilée d'ironie.

— Oui, monsieur... si elle consentait ; car la fortune et la naissance sont d'heureux dons, j'en conviens ; mais ils sont loin de pouvoir être comparés à la beauté, au mérite, à la vertu... Or, à ce compte, mademoiselle Valori est assurément plus riche que moi...

— A merveille, monsieur... Cette manière de voir est incontestablement fort louable... mais à quoi voulez-vous en venir, je vous prie ?

— A vous prier d'abord de m'accorder une explication sur la nature des rapports que vous avez eus naguères avec mademoiselle Valori ; à l'exiger ensuite si vous la refusez ; à nous battre enfin, monsieur le comte, si vous persistez à garder le silence !

— C'est un mauvais moyen, milord, d'obtenir quelque chose que de finir par une menace, reprit le comte avec hauteur ; mais je veux bien pour cette fois pardonner à votre impatience, et vous me trouvez précisément tout disposé à vous satisfaire. Asseyons-nous et accordez-moi quelques minutes d'attention.

Attaché, en 1825, à l'ambassade française en Russie, le marquis d'Elmar était un homme à la fois et fort recherché à cause de son esprit, de sa naissance, et de sa fortune. Votre Excellence... Il possédait surtout, à un éminent de-

gré, l'art de rehausser ses avantages personnels par le bon goût toujours irréprochable de son costume... Ainsi ne tarda-t-il pas à être cité dans les salons de Pétersbourg, à devenir le modèle et l'exemple de nos dandys de la *Prospective*... Bien jeune encore, riche, élégant, passionné pour les frivolités, homme à bonnes fortunes, comme je l'étais à cette époque, je ne fus pas le dernier à remarquer les qualités du marquis, à envier le genre de supériorité qu'il avait obtenue dans nos réunions... Comment s'y prenait-il ? je l'ignore ; ce qu'il y a de certain, c'est qu'il avait rendu la mode tributaire de ses caprices. Un soir, j'eus l'occasion de le rencontrer chez le maréchal Roumanzoff ; le marquis s'était véritablement surpassé, et contre son habitude, car il aimait peu les colifichets, une superbe chaîne d'or pendait à son cou... C'était d'un travail exquis, d'une finesse merveilleuse ; c'était adorable ! Par malheur, ce bijou avait été confectionné à Paris, et, pour en avoir un semblable, il aurait fallu attendre un mois et demi ou deux peut-être... Nous attachons, on le sait, quelque prix aux bagatelles... Celle-ci me parut ravissante ; j'en désirai ardemment la possession, et j'invitai le marquis à venir déjeuner le lendemain chez moi, en le priant de se parer ce jour-là de sa chaîne d'or... Quoique surpris d'une si singulière recommandation, le marquis s'y conforma de bonne grâce... Le déjeuner fut splendide, et quand plusieurs bouteilles de champagne eurent rendu de part et d'autre la conversation plus expansive, je demandai à M. d'Elmar s'il attachait une grande valeur sa chaîne, et s'il consentirait à l'échanger contre le meilleur de mes chevaux ou la plus jolie de mes femmes... La première partie de cette proposition lui parut sérieuse, mais il ne vit qu'une plaisanterie dans la seconde ; car il n'ignorait pas que les ukases rendus par l'empereur Alexandre interdisent aux seigneurs de vendre ou de céder leurs serfs sans la terre où ils sont nés ; aussi, me répondit-il en souriant que je serais fort embarrassé s'il me prenait au mot... Pour lui prouver le contraire, je fis signe à mon intendant, qui sortit et ne tarda pas à revenir, conduisant par la main une enfant de quinze ans à peine et dont vous me dispenserez, milord, de vous faire le portrait.

En prononçant ces mots, un sourire d'ironie errait sur les lèvres du comte ; mademoiselle Valori était très pâle.

— A mon tour, Monsieur, s'écria-t-elle avec une émotion pleine de dignité... Laissez-moi prendre ce récit où vous l'avez laissé, car vous n'en connaissez que le commencement ; seule je puis en raconter la fin.

— Le marquis, ajouta mademoiselle Valori après un instant de recueillement, le marquis était demeuré pensif et considérait avec attention la jeune fille qui tremblait instinctivement, comme si elle eût compris qu'elle touchait à la crise de sa destinée.

— Vous trouvez-vous heureuse, mon enfant ? lui dit-il d'une voix affectueuse qui retentit jusqu'à son cœur.

La jeune fille n'osait répondre : dire oui, c'eût été mentir aux sentiments secrets qui lui faisaient détester sa condition ; dire non, c'eût été insulter le maître auquel elle appartenait.

— Désirez-vous être libre ? reprit le marquis, qui parut démêler la véritable cause de son hésitation et de son silence.

— Oh ! oui ! murmura-t-elle en joignant les mains.

— C'est bien, M. d'Elmar.

— Et se tournant vers le comte :

— J'accepte, reprit-il, la transaction que vous m'avez proposée... Voici, Monsieur, cette chaîne à laquelle vous attachez tant de prix et que je vous aurais cédée sans condition si elle n'était un moyen pour moi de retirer cette pauvre fille du servage... Veuillez signer, je vous prie, son acte d'affranchissement.

Puis quand cette formalité fut remplie, il tendit le parchemin à la jeune esclave en disant :

— Mon enfant, vous êtes libre.

— Adieu !

A ce mot, qui réalisait le rêve de toute sa jeunesse, Alexandra ressentit un bonheur immense ; le ciel s'ouvrit à ses yeux ; elle se précipita aux pieds du marquis d'Elmar, et les couvrit de baisers et de larmes... La pauvre fille était orpheline, milord : aucun lieu ne la retenait dans la patrie où elle s'était trouvée si malheureuse : aussi la quitta-t-elle sans regret... L'épouse du marquis d'Elmar accueillit la jeune affranchie avec la bonté la plus parfaite ; elle voulut non seulement qu'elle fût rendue à la société, mais qu'elle devint capable d'y occuper une place honorable. Alexandra fut instruite par des professeurs distingués : dois-je le dire ? elle se montra digne des généreux protecteurs que lui avait envoyés la Providence ; aucune étude ne lui fit peur ; aucune difficulté ne la rebuta ; un art se révéla en elle par inspiration... La musique, ce chant harmonieux de l'âme et de la pensée, devint son idolâtrie... Elle s'y consacra avec amour, avec passion, et Dieu bénit sa constance... Bientôt son talent s'accrut, et le monde voulut bien applaudir à ses travaux et récompenser ses efforts.

Envoyé bien loin en mission diplomatique, le marquis d'Elmar et la marquise d'Elmar qui l'avait suivi n'étaient plus là pour jouir des triomphes qu'elle devait à leur bonté. Mais toujours prévoyant, le marquis, qui redoutait pour Alexandra les dangers de son inexpérience, l'avait, avant son départ, recommandée à son noble cousin le colonel d'Elmar ; il avait pris à part sa jeune protégée, et lui avait tracé de nouveau avec son admirable sagacité la ligne de conduite dont elle ne devait jamais se départir. Craignant la méchanceté du monde, cet Argus éternel qui déchire tous les masques et creuse tous les mystères, il lui conseilla d'entourer les secrets de son enfance d'un voile impénétrable.

Alexandra se montra docile à des conseils aussi sages que bienveillants ; elle résolut de cacher soigneusement son passé ; car l'estime qu'on accordait à la femme de talent, on l'aurait refusée peut-être à l'ancienne esclave ; on se serait cru le droit de la mépriser, qui sait ? de rechercher dans sa vie des fautes qu'elle ne renferme pas.—Et voilà, milord, pourquoi l'humble fille d'un serf russe, pour quoi Alexandra s'appelle aujourd'hui mademoiselle Valori !

Lord Beresford avait écouté ces paroles avec l'impassibilité intime qui distingue ses compatriotes. Pas un mot, pas un geste n'avait trahi l'impression qu'il avait dû ressentir au récit du comte et d'Alexandra. Quand elle eut fini de parler, il la contempla quelque temps en silence ; puis, se levant, il parcourut la société du regard, l'arrêta avec un indéfinissable dédain sur le comte, et prenant la main de mademoiselle Valori, il la baise respectueusement :

—Tout à l'heure je vous aimais, lui dit-il ; maintenant je vous honore.

Un mois plus tard, le comte Barakin était en route pour St.-Petersbourg, et lord Beresford écrivait ces cinq lignes à lady Stewart :

“ Ma chère petite sœur, au reçu de cette lettre, rends-toi à l'église St.-Paul, et remercie Dieu du bonheur qu'il m'accorde ; car ce jour-là même ton frère deviendra l'époux de Mademoiselle Valori... Adieu, Nolly :— Quel fou a pu prétendre que les anges ne sont qu'au ciel ? Quel malheureux a pu dire que le bonheur n'existe pas ? ”

LE FANTASQUE.

SAMEDI, 22 FEVRIER, 1845.

La Montagne en travail mit du moins au monde une Souris. Nos ministres n'enfantent rien du tout.

On se rappelle que son Excellence le Gouverneur-général entre au conseil.

MR. VIGER.— Votre Excellence ne verra pas sans plaisir que nous avons dis-

cuté les hauts intérêts de la nation avant son arrivée afin d'être préparés à voter immédiatement en présence de votre Excellence les mesures importantes que nous lui conseillerons d'adopter lorsqu'elle aura bien voulu nous permettre de le lui offrir ; car c'est ainsi que nous concevons la théorie et la pratique du gouvernement constitutionnel et que nous les mettons d'accord avec les vues de votre excellence, parceque, selon moi la cordiale entente entre toutes les parties intéressées du pouvoir est l'essence du succès et quoique Montesquieu ne soit pas d'accord là-dessus avec moi je ne maintiens pas moins que. . .

MR. DRAPER.— Il serait plus court de lire simplement le résumé de ce que nous avons arrêté provisoirement.

SON EXCELLENCE fait un signe de tête affirmatif.

MR. LE GREFFIER lisant :— Il a été décidé à l'unanimité par les fidèles et dévoués conseillers de votre Excellence, après mûres délibérations et considérations, qu'il ne serait rien proposé d'important de la part de l'administration durant la session actuelle vu l'opposition factieuse que les ennemis du gouvernement de votre Excellence font à tout ce qui provient de quelqu'un de ses membres. Il a été de plus arrêté que l'on augmenterait le loyer des maisons appartenant à l'honorable Denis Benjamin Viger et occupées pour le service de sa Majesté.

SON EXCELLENCE fait un signe de tête affirmatif.

LE GREFFIER continuant :— Il sera recommandé au bureau des travaux publics de dépenser une somme de quinze mille louis d'après les plans, devis et recommandations de sir Allan McNab.

SON EXCELLENCE, fait un signe affirmatif en grimaçant un peu.

LE GREFFIER continuant :— Il sera recommandé au même bureau de dépenser une somme de dix mille louis dans le comté de Mégantic sur les indications de l'honorable Dominic Daly.

SON EXCELLENCE fait un signe de tête affirmatif et Mr. Daly rayonne de joie ; on le croirait assis sur une fourmillière et on pourrait le voir sous la table compter sur ses doigts.

LE GREFFIER continuant : Le même bureau dépensera cinq mille louis à Missisquoi entre les quatre-vingt-dix électeurs que représente l'honorable procureur-général. (Signe de tête affirmatif de son Excellence ; Mr. Smith est rouge de colère et semble tout à fait piqué ; il demande à Mr. Daly pourquoi on ne lui accorde pas autant qu'aux autres et celui-ci lui répond qu'il suppose que c'est parceque la constitution anglaise n'est pas écrite. Mr. Smith se mord les lèvres.)

LE GREFFIER continuant :— Le même bureau dépensera des sommes n'excédant pas dix mille louis dans les localités du Haut-Canada qui ne seraient point sur la ligne des grands travaux déjà commencés. Il recevra pour cela les ordres des honorables ministres de votre Excellence qui résident dans cette section de la province. (Son Excellence affirme de la tête.)

MR. VIGER :— Il est une certaine quantité d'emplois à distribuer ; d'après le système de gouvernement responsable adopté ici on doit n'écouter que les pétitions des partisans du pouvoir. C'est très-juste ; mais parmi ces derniers il est encore difficile de choisir, car ce sont ces gens-là surtout qui pétitionnent pour les emplois et il faut autant que possible ne les point désobliger.

MR. DALY.— Oh ! il n'y a pas besoin de se gêner pour cela. J'ai mon Dunkin qui tourne assez bien les réponses aux candidats rejetés. Le fin mot, c'est de faire vivre ces gens-là dans l'espérance ; il n'y a rien dans ce monde comme l'espérance ; sans elle nul gouvernement ne serait possible. (Son Excellence fait deux signes de tête.)

MR. ROBINSON.— Passons maintenant à la considération des fonds secrets ; les licences de mariage, une partie des amendes que son Excellence nous abandonne, les biens des Jésuites, peuvent nous donner de beaux écus à faire rouler. C'est dans ce genre là qu'est mon fort ; il n'y a pas besoin de rendre compte à cette impertinente Chambre d'Assemblée.

MR. VIGER :— J'ai mon compte à produire et j'ose croire qu'il est si modéré

Il sera voté sans discussion. Il ne se monte qu'à la bagatelle de dix-sept cent quinze louis dix-sept chelins trois pence et demi ; tenez vous pouvez voir ici le détail ; c'est pour la pension de mon petit Brihe, des subsides pour l'impression de l'Aurore, comme achat d'encre, loyer de ma maison, papier, changement de caractère. Pour ma part de rédaction je ne compte que trois cents louis par an ; c'est pour rien et je le fais seulement pour le bien de la patrie. Il y a quelques louis aussi pour voyages à Sorel, à St.-Ours, envoi d'émissaires et aussi les frais d'impression de ma *crise ministérielle* qui ne s'est pas vendue comme je l'espérais. Si j'avais été élu j'aurais bien payé tout cela de ma poche, mais n'ayant pas réussi il est juste que je sois remboursé de cette bagatelle. J'ai tant perdu par la translation du gouvernement à Montréal, je paie le foin pour mon cheval beaucoup plus cher ; le prix des légumes, du bois, des domestiques a tant augmenté que je m'aperçois cruellement de la différence ! (Il soupire.)

MR. SMITH.— Mais il me semble que l'immense circulation de l'*Aurore* devrait couvrir. . . .

MR. VIGER.— Oui, oui ! cela devrait être, mais cela n'est pas ; l'erreur, les préjugés, l'ignorance, que sais-je, l'intrigue. . . enfin c'était à prendre ou à laisser, pas d'argent, pas d'*Aurore*. (Il soupire.)

MR. MORRIS.— Oui oui j'ai inspecté ces comptes de le *Horreur des Canadas*, et ils sont corrects selon moi, à l'exception d'un seul item ; c'est le montant porté comme payé par Mr. Barthe au docteur qui l'a soigné à la suite du duel qu'il a manqué d'avoir avec le propriétaire de la Minerve. Ces soins sont comptés comme s'il y avait eu quelque opération chirurgicale, tandis qu'il est notoire que ce monsieur n'était point blessé.

MR. VIGER.— Je vous demande pardon, mon honorable collègue ; en voulant se précipiter derrière la porte de sa chambre mon jeune ami s'était cruellement blessé ; il saigna du nez pendant plus d'une heure et le docteur fut obligé de lui mettre une clef froide sur la nuque pour arrêter l'hémorragie ; cela constitue des soins chirurgicaux et non point médicaux.

MR. MORRIS :— Médicaux !

MR. VIGER :— Chirurgicaux !

MR. ROBINSON :— Médicaux !

MR. SMITH :— Chirurgicaux !

MR. DRAPER !— Médicaux !

MR. DALY :— Chirurgicaux ! j'en appelle à Mr. Papineau.

MR. PAPINEAU (qui parcourait attentivement une liasse de journaux se lève en sursaut à cette appellation) Si j'ai bien compris l'objet de la discussion, quelques uns de mes collègues s'opposent à l'introduction immédiate de ma loi sur les conseils municipaux qu'ils voudraient diviser en districts collectifs ruraux au lieu de paroissiaux. (Mr. Daly parle dans son cornet acoustique) ah ! ah ! ah ! j'y suis, oh ! chirurgicaux sans aucun doute !

MR. VIGER :— J'en appelle à la décision du conseil.

Son Excellence demande l'opinion des membres et (Mr. Viger ne votant pas) les voix se trouvent également divisées. Alors son Excellence donne sa voix en faveur de Mr. Viger et son compte est adopté sans modification.

On dispose après cela de plusieurs votes d'argent en faveur de quelques personnes qui m'ont donné là-dessus une prime pour que je n'en dise rien. Puis une discussion assez chaude s'engage sur une proposition de Mr. Daly qui veut accorder une récompense de sept mille louis à diviser entre ceux qui contribueront à faire sortir l'honorable T. C. Aylwin du parlement. Les uns veulent qu'on l'expulse violemment par un vote de la majorité de la chambre ; mais pour y réussir il faut que quelqu'un se charge de taquiner assez vivement ce membre, qui n'est pas

commode à manœuvrer, pour le faire se compromettre au point de justifier cette mesure. C'est à qui n'entreprendra l'int cette tâche. Mr. Smith assure qu'on ne peut réussir qu'avec l'aide de l'orateur. Mr. Draper pense qu'une fois qu'il aura un siège dans la chambre il pourra gagner à lui tout seul le prix offert. Mr. Smith dit qu'il n'en croit rien ; que si les talents, les connaissances, la fermeté pouvaient déconcerter ce jeune ancien ministre il y aurait réussi. Mr. Daly lève les épaules en signe de pitié. Mr. Viger pense qu'avec la presse on peut tout opérer et il assure que si l'on veut diviser la somme en question entre l'*Aurore* et le *Canadien* on pourra dépopulariser Mr. Aylwin au point d'obtenir sa résignation.

— Mais, dit Mr. Draper, je ne crois pas que ces deux feuilles veuillent louer l'honorable membre pour Québec (qui a été élu contre leur gré,) au point de le faire haïr par ses amis et partisans.

— Eh ! réplique Mr. Viger, vous ne me comprenez pas ; je ne veux point le louer, mais l'abattre par la force de la publicité et du raisonnement ; quand je devrais prendre moi-même la plume, je le ferai fuir dans la vie privée!!

Mr. DRAPER secoue la tête en signe de doute et ajoute :— Il était plus facile de vous faire entrer au parlement que d'en faire sortir Mr. Aylwin et pourtant vous n'avez point réussi.

Mr. VIGER.— Oh mon cher monsieur les choses sont bien changées. Je n'ai pas eu l'appui du *Canadien* avant les élections, parceque les apparences étaient contre nous ; mais depuis que nous avons la majorité c'est une autre affaire, le *Canadien* est avec nous ; c'est moi qui vous le dis, avec nous corps et âme. Il s'est vendu à crédit ; c'est à nous de voir à le payer maintenant ; les annonces ne suffisent point ; il faut quelque chose de mieux. Jadis je croyais au patriotisme, à la reconnaissance, enfin à l'excellence de la nature humaine ; mais depuis la conduite du pays à mon égard j'ai ouvert les yeux et j'ai découvert que si on fermait les églises, qu'on ouvrit les prisons, qu'on congédiait les magistrats, les soldats et les hommes de police la nature humaine ne vaudrait pas certainement la nature des tigres et des lions.

Mr. DALY :— D'après le profond raisonnement de notre honorable président je crois que le plus court moyen serait de nous débarrasser de notre ennemi par le moyen de notre excellent ami le représentant Canadien de Montréal. C'est un sabreur au pistolet, allez. Je lui en parlerai et pour l'y engager je lui promettrai, s'il réussit, l'argent d'abord, car le solide passe avant tout, puis des parchemins de Chevalier, pour satisfaire sa nature humaine.

Tout le monde applaudit. Son Excellence signe divers papiers sans les regarder et la séance est levée.

On dit que Sir Charles Metcalfe va partir et que Sir Henry Pottinger le remplacera. Sur vos gardes, canadiens, après vous avoir mené comme des nègres on va traiter connue des Chinois. C'est une autre question d'opium. Tâchez de ne point dormir debout.

CONDITIONS.

Ce Journal s'imprime et se publie par

N. AUBIN, REDACTEUR ET PROPRIÉTAIRE.

14 RUE COUILLARD, — QUEBEC.

Paraît le SAMEDI. L'année où le vol. se compose de 48 numéros.—Le prix d'abonnement est de DIX CHELINS payable par semestres de 24 numéros, d'avance.